

Séminaire 2003-2004, première séance du 1^{er} octobre 2003

Quelle est, depuis ses débuts l'invitation de la psychanalyse ?

Dire tout ce qui nous vient dans la tête (tout ce qui nous tombe dans la tête, *Einfall*, dit Freud, c'est-à-dire aussi en somme tout ce qui fait signe). Tout ce qui nous tombe dans, passe par, la tête, plongé dans un dispositif où l'on ne voit pas le visage et surtout le regard de celui ou de celle à qui l'on destine son discours. Il s'agit de parler sans fin prédéterminée, sans avoir à juger de ce qui est utile ou inutile, ou nécessaire pour viser telle ou telle fin. Ainsi, tout ce qui se dit peut prendre un statut égalitaire, rien ne prédomine, à priori dans le dire.

C'est une étrange expérience. D'habitude, quand quelque chose ne va pas, vous avez pris l'habitude, infantile en somme, si vous ne savez plus quoi comprendre ou comment faire avec ce qui vous tombe dessus, d'en référer à un autre qui, lui, doit bien savoir comment faire, comment penser, comment décider : mère, père, aîné, ami, professeur, médecin, avocat, prêtre, expert, juge, député, etc. Et vous pensez, très naturellement, qu'il est là pour vous répondre. Et, chose curieuse, lui aussi, pense qu'il est là pour vous répondre ! Il sait. Il sait là où vous ne savez plus. Il vous dira pourquoi c'est comme ça pour vous, et même plus, comment y remédier. Vous devez faire comme ceci. Lui, il sait !

Eh bien, l'invention freudienne, c'est tout le contraire ! La voie ouverte par Freud, c'est ce monde-là, mais à l'envers ! Prenez la parole, prenez le risque de la parole, seul(e). Parlez avec vos propres mots, laissez résonner vos propres signifiants, articulez-les en présence d'un(e) inconnu(e) qui se doit de se tenir au secret de ce que vous pourrez dire. Faites cette expérience, vous verrez très vite que votre parole va vous mener quelque part, d'elle-même. Et ce ne sera pas en vain que vous aurez eu ce culot, ce courage. De quoi mon *symptôme* fait signe ? Moi seul le sait sans savoir que je le sais, mais ma parole le sait. Je me dois de l'écouter. Autrui ne peut savoir pour moi. Il ne peut que seulement me permettre d'y accéder, à ce mien savoir. Cela s'appelle, rencontrer son analyste, son bon entendeur.

Qu'il faille renoncer à la jouissance permanente, qu'il faille payer le prix d'un choix, c'est précisément ce à quoi la *perversion* ne saurait assentir.

A quoi bon parler ? dit l'ordinaire du névrosé. Cela ne réparera pas les brisures du passé, cela ne solutionnera pas l'impasse du présent. Eh bien la rupture qu'introduit Freud est celle-ci : prenez la parole, ce ne sera pas vain.

Lacan ira jusqu'à dire, lors de la séance du 10 avril 1973 du séminaire *Encore*¹ : *N'est-ce pas, chez Freud, charité que d'avoir permis à la misère des êtres parlants de se dire qu'il y a [...] quelque chose qui n'est rien d'autre que*

¹ *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p.88.

ce qu'elle habite, cette espèce, à savoir le langage ? N'est-ce pas, oui, charité que de lui annoncer cette nouvelle que dans ce qui est sa vie quotidienne, elle a avec le langage un support de plus de raison qu'il n'en pouvait paraître... ?

Telle est la révolution freudienne : la vérité du sujet n'est pas ailleurs que dans la parole même... dudit sujet.

Mais la vérité qui parle, qui parle, parle sans cesse n'y suffit pas. A boucler une analyse, par exemple, sans y introduire la question du savoir, c'est-à-dire, je résume, ce qu'il y a d'écrit, à lire, dans ce qui se dit, dans la parole de vérité, la *vraie parole* comme s'exprime Lacan, encore dans les années soixante. Car si le sujet est divisé, il l'est entre le savoir de la lettre et la vérité qu'énonce le signifiant, d'une vérité qui ne peut se dire que seulement à qui l'écoute, l'accueille, l'entend : le psychanalyste. Si nous, psychanalystes, ne faisons pas *semblant* d'écouter, mais remettons, justement, le semblant à sa place pour le sujet. Dans cette même séance, Lacan dira :

Faire appel au vrai, comme nous sommes couramment amenés à le faire, c'est simplement rappeler qu'il ne faut pas se tromper et croire qu'on est déjà même dans le semblant. Avant le semblant, dont en effet tout se supporte pour rebondir dans le fantasme, il y a à faire une distinction sévère de l'imaginaire et du réel. Il ne faut pas croire que ce soit d'aucune façon nous-mêmes qui supportions le semblant. Nous ne sommes même pas semblant. Nous sommes à l'occasion ce qui peut en occuper la place, et y faire régner quoi ? – l'objet a.

*L'analyste, en effet, de tous les ordres de discours qui se soutiennent actuellement – et ce mot n'est pas rien, si nous donnons à l'acte son plein sens aristotélicien – est celui qui, à mettre l'objet a à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir, **interroger comme savoir ce qu'il en est de la vérité.***

Ce qu'il y a d'embêtant, voyez-vous, c'est que le pervers - enfin, celui que l'on dit tel, celui, ou celle qui se trouve dans cette position – fait à peu près la même chose. Sauf que lui, il n'interroge pas le savoir de la vérité : lui, il sait la vérité. Et là, ça change tout, comme on va essayer de le voir cette année.

LA PERVERSION N'EST PLUS CE QU'ELLE ETAIT.

PERVERSIONS, PERVERSION, PERE-VERSION.

Trois manières d'écrire, historiques, pour nommer un champ, celui dit de la *perversion*.

Un axe ; plus même, un vecteur... Et plusieurs formulations :

La meilleure serait, aujourd'hui, la suivante :

LA PERVERSION ABORDEE PAR LES FEMMES

****De la perversion abordée par les femmes.***

****Champ et structure de la perversion abordée par les femmes à qui l'on dénie d'être perverses.***

****La question de la perversion renouvelée par les femmes.***

**** perversion, version femme : un singulier démenti du réel.***

Aborder la perversion, comme champ et structure, par les femmes, offrirait de nombreux avantages. Longtemps déniée, la perversion au féminin explose aujourd'hui chez les féministes américaines, dans les romans, les œuvres d'art et dans les *Lesbian studies*. Quelques écrivaines, françaises, s'y essaient aussi depuis quelques temps. Cette forme de la perversion interroge la théorie freudienne dans sa construction même de la question perverse centrée sur le *fétiche*. Elle la remet en question et en appelle parfois à Lacan pour renouveler son approche. En rupture, enfin, avec son origine qui puise dans la notion morale de *perversité*, elle rend urgente son étude afin de désaturer le savoir tronqué qui cantonnait jusqu'ici, très officiellement, ladite *perversion* au monde masculin. Elle en renouvelle ainsi, dans une perspective saisissante de l'humaine condition, qu'elle oblige à regarder en face, l'abord universel, non pas par le particulier, mais par le singulier de chaque femme qui témoigne de sa prise en cet enfer.

Mais, nous ne pourrions pas engager cette approche tout de suite. Quelques explications sur ce qui fait que « la perversion n'est plus ce qu'elle était », vont être pour un certain temps, cette année, passage obligé.

LA PERVERSION : UN DEMENTI DU REEL

Ou Lacan freudien :

Comme je l'ai indiqué dans l'argument général – incompréhensible bien sûr pour tout à chacun, raison pour laquelle je le reprends ici -, nous sommes aux Journées de l'Ecole freudienne de Paris de novembre 1975.² Lacan est amené, comme d'habitude, à conclure. Entre autres choses, il fait savoir ce qu'il lui est venu à la suite d'une communication qui portait sur la perversion.

De quoi s'agissait-il ?

Il s'agissait de la Verleugnung et de la perversion. A cette occasion, je me suis aperçu que le terme de <<désaveu>> que hélas j'ai sanctionné moi-même, n'était pas approprié. A la vérité, je l'ai sanctionné mais ce n'est pas moi qui l'ai avancé. Je crois que le terme de démenti est plus approprié.

Que constate-t-on ? Que Lacan ne rechigne pas à parler de la théorie de la clinique freudienne (névrose, psychose et perversion=, et ce toujours en cette époque tardive de son enseignement, en plein Noeud-bo, à une période donc où

² Lettres de l'Ecole freudienne de Paris. Lettre n° XXIV

le ternaire RSI pourrait rétrospectivement sembler avoir envahi exclusivement tout le paysage lacanien. Pourquoi démenti ? La suite l'explique.

Un démenti, d'où peut-on le recevoir ? On ne peut le recevoir que du réel, et c'est bien en quoi la vérité y est intéressée, parce que la vérité, je l'ai dit, ne peut que se mi-dire, mais elle ne peut concerner que le réel. C'est de cela qu'il s'agit.

Le désaveu, le sujet le produit. Il a avoué ce réel,...maintenant, il désavoue, dans l'imaginaire. Il s'agit généralement d'un homme. Il désavoue le manque de pénis sur le corps de la mère/la femme. Le démenti, - et là il s'agit le plus souvent, à mon expérience, d'une femme, mais Lacan, jamais ne le dit, ni ici, ni ailleurs -, le sujet le reçoit comme une découverte, et ce qui se découvre pour lui à cet instant lui arrive dans un rapport subjectivement spécifié au réel, un rapport <<certain>>, allez le voir, c'est le cas dans les *Lesbian studies* américaines :

Le rapport de ce démenti avec le réel est certain.

Pour préciser cela, Lacan traite d'un concept théorique de la théorie de la clinique freudienne avec ses propres catégories: le réel et la vérité qui, pour lui, lui est attenante. Même si elle ne peut que se mi-dire, elle est tout de suite <<intéressée>> lorsqu'entre en jeu la question du réel.

Mais si Verleugnung, traduit désormais par démenti, un démenti qui est reçu par le sujet en provenance du réel, a amené Lacan à introduire son ternaire par la dimension du réel, il ne peut en rester là et c'est l'ensemble d'une structure de la théorie de la clinique freudienne, la perversion, qui va être mesurée à l'aune de son ternaire. Il faut d'abord en passer par le névrotique, l'aspirant pervers, pour dégager l'enjeu.

(...) C'est vrai, la perversion existe mais, chose étrange, nous ne savons pas comment. Nous savons seulement que le névrotique aspire à y trouver sa satisfaction et qu'y aspirant, il n'y réussit pas.

Avec le névrotique l'imaginaire fait retour. Lacan peut dès lors revenir à la perversion, maintenant dans un double rapport, et à R. (un rapport d'inclusion) et à I. (un rapport de... non-rapport, une exclusion).

Est-ce à dire que la perversion est de l'ordre de l'imaginaire? Certainement pas puisqu'aussi bien comme je l'ai dit tout à l'heure, la perversion à l'occasion est incarnée. Elle l'est même

souvent. C'est peut-être en quoi elle participe de quelque transgression.

Mais elle participe aussi du même coup de quelque mirage, puisqu'aussi bien c'est à quoi ai-je dit, le névrotique aspire. Ce qu'il y a d'inouï, c'est qu'il espère y atteindre.

C'est bien en quoi on voit que la vertu de l'espérance est sans espoir.

Ainsi Lacan, loin d'abandonner ici, mais encore ailleurs, les structures de la théorie de la clinique freudiennes, les conserve pour s'en servir dans le repérage des coordonnées de son ternaire RSI.

La théorie de la clinique psychanalytique de Freud n'est pas abandonnée, elle est interrogée à partir de sa propre expérience de la théorie de la clinique, et à condition de laisser cette théorie de la clinique travailler avec RSI, mais travailler comme l'on dit qu'en vieillissant un meuble "travaille"...

Contemporaine des Journées de novembre 1975, la première séance du 18 novembre 1975 du séminaire *Le Sinthome*, confirme notre enquête.

A ce séminaire, Lacan maintient ensemble ternaire RSI et théorie de la clinique freudienne.

Ce n'est pas que soient rompus le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel qui définit la perversion, c'est qu'ils sont déjà distincts et qu'il en faut un quatrième qui est le sinthome en l'occasion, qu'il faut supposer tétraédrique ce qui fait le lien borroméen, que perversion ne veut rien dire que version vers le père est qu'en somme le père est un symptôme ou un saint-homme comme vous le voudrez.³

Dès lors, on constate que Lacan ne paraît pas avoir été tenté, même sur le tard, de prendre l'option que certains auteurs lacaniens suggèrent dans leurs propos : faire rupture avec la classique théorie de la clinique freudienne, (névrose, psychose et perversion), au profit d'une théorie de la clinique d'RSI.

Ainsi qu'il l'a toujours mis en oeuvre depuis la conférence du 8 juillet 1953, Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel,⁴ il traite de l'un des trois registres

³ J. Lacan, *Le Sinthome*, séminaire 1975-1976, inédit, 1ère séance du 18 novembre 1975

⁴ J. Lacan, *Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel*, conférence inédite du 8 juillet 1953

pas sans les deux autres, comme il aborde l'une des deux théories de la clinique en question, mais pas sans l'autre.

Il cherche ainsi à tirer le maximum de profit heuristique. Sa méthode consiste, quoiqu'il arrive, à ne pas lâcher la théorie de la clinique psychanalytique de Freud. Les structures de la théorie de la clinique existent dans le discours, névroses, psychoses, perversions s'y rencontrent, mais comment elles existent, cela est un peu plus difficile à cerner. On sait que cette remarque est particulièrement vraie pour la psychose et la perversion.

Concernant la perversion, en ces Journées de novembre 1975, Lacan fait part de cette difficulté, qui reste entière. Et Lacan, on le voit, et quoi qu'aient pu dire ses détracteurs est, lui, toujours resté freudien. Lacan, quelques fois lacanien, mais Lacan, toujours freudien.

Comment en est-on arrivé là ?

Trois périodes plus une : 1) avant Freud ; 2) à partir de Freud ; 3) avec Lacan ; et depuis...

La perversion est un détournement. *Pervertere*. Détourner. Mais aussi, par extension, retourner, contourner. Tout acte qui consiste, de fait, à *tourner*. Tourner face au réel. A l'insupportable (du) réel. Eviter, donc, la castration. Vous comprenez alors qu'il n'y a rien de plus fangeux que le champ de la perversion, toutes disciplines confondues. Que ce soit dans l'histoire de la médecine psychiatrique, dans la psychologie, dans la psychanalyse aussi, mais encore en sociologie, en esthétique, dans les philosophies, les religions, les morales aujourd'hui réformées (« relookées ») en différentes éthiques, etc... Toute la Culture suinte, idéologiquement, l'approximation perverse. Cependant, aborder la perversion, c'est accoster à un autre univers. Celui-ci ne se conçoit pas au dehors de la question fondamentale du sexe chez l'humain. Voici ici la liaison, la continuité du séminaire de cette année avec celui de l'année dernière, intitulé « du sexe ».

Pourquoi la question de la perversion est-elle, dès le départ, un embrouillamini pas possible ? Dans l'espace culturel de la langue française, cela s'explique historiquement. Le mot *pervers* provient d'un autre mot qui l'a lourdement précédé : le mot *perversité*. Et ce terme traîne avec lui un sens moral et religieux d'une épaisseur insondable qui le leste, au point même que le terme *pervers*, qui hérite directement de sa charge morale, ne s'en sort pas indemne.

Il n'y a pas trente ans, en 1975, c'est-à-dire la même année que ce que je viens de citer de Lacan, l'embrouillamini battait encore son plein dans les milieux psychiatriques, comme je l'ai vécu, et comme peut en témoigner un ouvrage, plus que classique, publié aux PUF, qui fut mien et plusieurs éditions

de suite : le *Manuel alphabétique de psychiatrie* d'Antoine Porot. Je cite ici la 5^e édition, les articles « Perversité » et « Perversion », et vous allez, je pense, entendre ce qui différencie discours psychiatrique et discours psychanalytique :⁵

Nous ne disposons malheureusement que d'un seul mot, celui de pervers, pour désigner indistinctement les sujets marqués du sceau de la perversité, et ceux qui sont atteints de perversion des instincts élémentaires.

*L'usage confond d'ailleurs abusivement ces deux catégories d'anormaux entre lesquels existent sans doute d'obscures et fréquentes associations. Le langage courant met cependant plus étroitement l'accent sur la notion de perversité dans l'acceptation du vocable pervers.*⁶

Voilà donc comment l'on parlait en 1975. Vingt-cinq ans plus tôt, le psychiatre et condisciple de Lacan, Henri Ey, ne disait-il pas lui-même dans ses *Etudes psychiatriques* que : *Le pervers ne s'abandonne pas seulement au mal, mais le désire.*⁷ L'auteur expliquait cela par une soi-disante immaturité de la personne restée rivée à un stade de développement dont la structure affective est devenue la loi de son existence.⁸ Qu'il s'agissait pour le sujet de libération volontaire des tendances mauvaises de la nature.⁹ D'une déviation des tendances normales.¹⁰

Mais revenons au discours qui a toujours cours en 1975, dans le Porot :

Les études, en fonction des instincts dont elles constitueraient une viciation, entraînent à multiplier abusivement les modalités des instincts. [...]

Les faits considérés sont, en réalité, complexes et intriqués. La cupidité, par exemple, dérive de l'instinct de conservation, mais ses incidences sur le plan social s'apparentent à l'altruisme. Le proxénétisme est une perversion de l'instinct d'association, mais il utilise une dépravation sexuelle. D'autre part, les compromis nécessaires entre les instincts font que la paresse est une perversion sur le plan de la vie collective, alors qu'elle répond sur le plan de la conservation à la loi biologique de l'économie de l'effort.

On ne peut songer davantage à classer les perversions selon leurs conséquences et la conduite du pervers. Le vaniteux ou le prodigue ne portent pas fatalement tort à autrui ou à soi-même. Au rebours, il est certain que tout acte nuisible peut être sous la dépendance directe d'une perversion de son auteur.¹¹ Mais il faut dire que les auteurs en sont toujours à ce versant de l'inconscient que l'on convient d'appeler instinct ; ce qui les amène à parler de

⁵ Sous la direction de A. Porot, *Manuel alphabétique de psychiatrie*, Paris, PUF, 5^e édition 1975. Articles « Perversité » et « Perversion » de Ch. Bardenat.

⁶ A. Porot / Ch. Bardenat, *op. cit.*, p.497.

⁷ Cité par Ch. Bardenat, *ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Op. cit.* p.498.

*perversions instinctives.*¹² Mais aussi d'analyse de la personnalité du pervers. Voire de chercher à cerner le *portrait-robot* du pervers :

Le pervers règle sa conduite sur la réalisation de ses désirs, de ses appétits, sans égard pour ce que l'on peut appeler le sentiment de la dignité individuelle et le respect d'autrui, ou par carence de ces éléments modérateurs habituels.

Il verse ainsi dans l'usage abusif des toxiques, la passion du jeu et son corollaire fréquent, la tricherie, la vagabondage et la désertion, le vol et ses multiples variantes, le pillage et la destruction, l'incendie volontaire, la prostitution, etc.

Le pervers trouve trop souvent dans l'association de malfaiteurs, l'aide et l'émulation qui étendent son champ d'action et exaltent sa nocivité. [...]

*En fait, le « sens moral » n'existe certainement pas comme tel. L'individu s'adapte plus ou moins bien à la vie sociale, est plus ou moins apte à connaître et à comprendre les contraintes qu'elle lui impose, apporte plus ou moins de consentement à ses contraintes. Là est le critère qui lui permet de déterminer la responsabilité des pervers quand ils contreviennent à la loi.*¹³

Il s'ensuit évidemment que :

Quelques mois de prison ne moralisent pas davantage ces récidivistes que quelques années d'hospitalisation.

*La création d'établissements spéciaux avec un régime médico-judiciaire approprié, devrait permettre à leur égard une ségrégation salubre.*¹⁴

Cependant, tous les auteurs ont été, par ce type d'approche de la perversion comme perversion des (supposés) instincts humains, obligés de faire une place à part pour l'un des aspects majeurs des perversions : les *perversions sexuelles*.

Historiquement, d'ailleurs, on les classent à part.

*Une définition générale peut qualifier de perversion sexuelle chez un individu, toute tendance à rechercher la satisfaction sexuelle en dehors de l'accouplement physiologique avec un sujet de même espèce et de sexe opposé.*¹⁵

C'est d'ailleurs ainsi que les aliénistes de la deuxième partie du XIX^e siècle et de la première partie du XX^e parleront et classeront les perversions sexuelles. Exemple : l'aliéniste français Ball, en 1888, dans son ouvrage *La folie érotique*, qui l'amène à ordonner en deux genres lesdites perversions :

- 1) Les perversions par rapport à leur objet : homosexualité, pédophilie, nécrophilie et bestialité ; 2) les perversions par rapport à leur moyen : fétichisme, sadisme, masochisme. A quoi, il convient alors d'ajouter un

¹² *Op. cit.*

¹³ *Op. cit.* p.499.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Op. cit.*, p.500.

troisième genre, un peu fourre-tout : les perversions où l'on tire une satisfaction sexuelle dite « complète » au moyen d'actes préliminaires à l'accouplement. Ici sont répertoriés : les voyeurs, les exhibitionnistes et les frôleurs.

Mais revenons, une dernière fois au texte de 1975, pour l'explication étiologique :

*Il faut souligner l'importance plus récemment révélée des influences extérieures susceptibles de produire des « **malformations de l'inhibition** » en **déviant** le développement de la sexualité, que l'école psychanalytique a contribué à bien étudier, ou en les **fixant** partiellement à des stades intermédiaires. En particulier à l'une des étapes les plus importantes de son cours, celle de la maturation pubertaire, le sujet, subissant une activation massive de la pulsion instinctive sexuelle, peut manquer son orientation normale par le rappel d'expériences infantiles associant les éléments les plus variés à une émotion fondamentalement liée à la sexualité jusqu'alors polymorphe, incertaine ou inconsistante.¹⁶*

Enfin, comble de l'embrouillamini :

*La perversion est parfois acceptée sans lutte intérieure par le sujet qui n'est alors qu'un **dépravé** et qui s'organise pour la satisfaire en concédant plus ou moins aux **règles morales** et aux **lois**.*

*Elle est, plus souvent, subie comme une condition **douloureuse**, comme une **obsession**. Ces deux attitudes du sujet, fonctions du terrain, séparent les **malades** (les scrupuleux, les obsédés délirants ou non), des simples **vicieux**.¹⁷*

La psychanalyse, c'est ce qui va faire pièce à cette incohérence sémiologico-clinico-morale. Si on la suit, si on l'accepte, plus de pervers, car plus d'instinct chez l'humain, mais la **pulsion**. Le substantif disparaît devant l'adjectif qui vient qualifier quoi ? Un **acte** ou un **fantasme**. Subsiste alors le terme de perversion pour désigner quoi ? Un **champ** et une **structure**.

C'est ce que nous approcherons la prochaine fois, pas sans effectuer un petit détour par les sexologues et la naissance au XIX^e siècle de cette discipline qui a à peu près tout répertorié ce que les humains pouvaient faire avec le sexe, la question génitale du sexe.

Je vous remercie.

¹⁶ *Op. cit.*, p.500.

¹⁷ *Ibid.*